

Zeitschrift: Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil
Band: 10 (1942)
Heft: 7

Artikel: "Une Victoire"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-562426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Und dann ganz dicht vor meinem Mund, die Augen fast in meinen Augen: „Wenn Sie fahren: nur ich! nur ich! Sie versprechen es: nur ich! . . .“

O Jubel einer menschlichen Stimme! Leidenschaft im kleinsten Wort, göttliche Gesundheit und reinigende Kraft in diesen biegsamen Leibern! Wilde Männlichkeit: einfach und groß wie das Leben der Woge, die auf den Strand rauscht, wie das Brausen der Winde auf den steilen Garten bei Tag und Nacht . . .

Aus der Dichtung „Südliche Reise“, Neuausgabe Sommer 1936.

„Une Victoire“

Presque tous les récits français que nous avons publiés jusqu'ici dans notre journal, ont été d'un caractère plutôt grave, parfois même tragique. C'est pour une grande partie dû au fait qu'il est très difficile de rencontrer des auteurs qui ont surmonté la tristesse, la solitude de notre existence, qui ont eu le courage de vivre notre vie et de la décrire sans réticences.

Je ne veux pas soulever ici de questions complexes et je me passe donc de l'examen, si cette façon de vivre est admissible ou non. Je dois avouer cependant que la lecture d'un livre, qui écarte pour une fois les échecs interminables, tant caractéristiques pour la littérature de notre sphère, a toujours un effet libératif sur mon moral.

„Un Protestant“ — roman par Georges Portal, fait partie de ces oeuvres assez libres. Le premier volume qui a paru chez Denoël et Steele à Paris raconte la jeunesse, l'adolescence et puis la vie amoureuse d'un jeune français de „nos rangs“. Confessions d'une nature inquiète, avide d'aventures et de plaisirs, qui se moque des convenances bourgeoises mais qui conserve au fond de son âme l'espoir de rencontrer un jour l'être élu, qui lui apportera l'apaisement des sens.

Le chapitre que nous avons choisi pour la publication n'est ni le plus sincère ni le plus osé de ce livre, mais c'est certainement un passage caractéristique. C'est pour cette raison — et last not least pour vous amuser un peu — que nous vous le présentons. C.W.

— — Je retrouvais presque tous les jours mes camarades de théâtre dans une crèmerie de la Rue Grange-Batelière, dont nous étions les clients assidus: la Boule de Neige. Jeunes comédiens, jeunes comédiennes, élèves du Conservatoire, animaient de leur gaité cet endroit, au milieu de bourgeois et de bourgeoises calmes, venus seulement pour déguster d'exquis chocolats et cafés glacés, spécialités de la maison.

J'éprouvais pour un jeune acteur une sympathie particulière, que justifiait sa beauté. On ne comptait plus ses succès féminins. Pourtant certains bruits flatteurs qui couraient sur son compte, effrayaient bien de jeunes femmes . . . On le disait trop généreusement pourvu par la nature.

Il avait beaucoup d'amitié pour moi, mais ne soupçonnait pas le désir que j'avais de lui. Lorsque je lui en fis l'aveu, il ne me

donna aucun espoir, mais je crois qu'il fut flatté, sans qu'il en laissât rien paraître.

Pierre, quand il eut connaissance de mon amour, se livra à un jeu étrange. Il vint souvent dans ma chambre, amenant avec lui un jeune nègre de ses amis. Ils se mettaient nus tous deux et boxaient devant moi, „pour s'amuser“, disaient-ils. Je ne sais quelle obscure coquetterie ou quelle cruauté inconsciente avait donné à l'homme que je désirais, l'idée de ces exhibitions en champs clos; mais il m'imposa ainsi un atroce supplice, dont je souffris en silence. La réputation qu'on lui faisait n'était du reste point usurpée. Cet Apollon était armé comme le dieu Mars en personne.

Après avoir vainement épuisé pendant deux mois tous les moyens de conquérir ce mâle inexpugnable, je perdis tout espoir et cessai de l'importuner.

Une nuit, comme je me trouvais dans une boîte de la Rue Fontaine, Pierre entra. Il vint à ma table, heureux de me rencontrer. J'étais avec un joli garçon de moeurs faciles, qui avait consenti à venir coucher chez moi.

Je ne résistai pas au plaisir de vanter à celui qui avait si longtemps repoussé mes avances, les mérites et la beauté de mon jeune compagnon. Désireux de me venger, puisque l'occasion m'en était offerte, je parlai de ce caprice d'un soir comme d'une grande passion et me montrai particulièrement tendre à l'égard de celui qui en était l'objet.

Pierre paraissait mécontent.

Pendant que l'autre dansait, il me dit tout à coup avec brusquerie: — N'emmène pas ce typ-là!

— Et pourquoi donc?

Il ne répondit pas, mais son regard se posait sur moi avec une expression de jalousie que je ne lui avais jamais vue. Une joie, à laquelle je n'osais pas encore croire, m'emplit d'une chaleur soudaine.

— Si je ne l'emmène pas, que feras-tu, lui dis-je?

— Plaque-le!

Il ne prononça que ces deux mots, d'une voix sourde, mais ne me promit rien.

Nous partîmes ensemble, sans échanger une parole. Plus nous approchions de chez moi, plus je craignais qu'il se ravisât et me laissât rentrer seul. — Je me trompais. Il me suivit dans ma chambre, se dévêtit avec un mutisme têtue que je n'osais troubler, et se coucha.

Cet adorateur de l'autre sexe abjura avec une fougue qui me surprit moi-même. Après être resté si longtemps hostile, insensible, il se montra l'amant le plus généreux, le plus exigeant, le plus avide de plaisir, et fut agréablement surpris du courage et de la joie avec lesquels j'acceptais tout de lui, tandis que ses maîtresses s'étaient toujours montrées craintives et lâches devant ses redoutables attaques.

Ce fut une nuit frénétique qui nous laissa tous deux épuisés et ravis, une nuit inoubliable, ma plus belle victoire sur les femmes! —